

Les bannis des Balkans

Maria Kassimova-Moisset livre le beau récit d'une émancipation impossible, au début du XX^e siècle

MARIE CHARREL

L e rire de Miriam, la fille de braise, inonde chaque pièce où elle passe. Elle sait comme personne «dissiper les nuages» et faire la peau aux chagrins de sa petite sœur, Mila. Miriam est l'effrontée qui regarde le monde sans ciller, libre. Trop libre pour la Bulgarie des premières décennies du XX^e siècle où elle est née et a grandi, corsetée de traditions et de croyances accablant les indociles – celles et ceux qui, comme elle, rêvent de suivre un chemin autre que celui qui est tracé par la bienséance et l'ordre moral.

Car, bien sûr, Miriam ne respecte aucun des conseils de sa mère, Theotitsa, ancienne beauté d'origine grecque en-deuilée par la mort en bas âge de nombre de ses enfants, dont elle conserve les petits vêtements. S'enfonçant peu à peu dans une bigoterie austère – au grand

dam de son époux, Todor –, elle rejette àprement sa fille lorsque celle-ci lui ramène Ahmed. Un garçon sérieux, travailleur comme pas deux. Mais elle ne peut tolérer qu'il soit musulman.

Bannis, les deux amoureux se débrouillent seuls, passant de logements insalubres aux taudis de Bourgas, ville bulgare de la mer Noire où naît leur premier fils, Haalim. Mais leur couple, non marié et multiconfessionnel, brise trop d'interdits pour qu'on les laisse en paix. Ils sont montrés du doigt, haïs. Alors, ils quittent le pays pour la Turquie et Istanbul, rêvant d'y bâtir une nouvelle vie.

Inspiré de l'histoire de sa grand-mère, ce premier roman de la journaliste bulgare Maria Kassimova-Moisset est le récit d'une émancipation rattrapée par l'intolérance. Celui de l'impossibilité d'aimer librement. Il lève une partie du voile sur le passé des Balkans, si proches et lointains, pont mystérieux entre l'Europe et la Turquie, où Miriam et Ahmed repartent à zéro. Ils ont un deuxième enfant, Karim. Mais le malheur s'acharne – ou est-ce la malédiction lancée par Theotitsa contre sa fille ? Le doux Ahmed

tombe malade. Malgré sa force de caractère, Miriam peine à s'en sortir sans lui. Haalim est malmené devant la mosquée où il mendie pour l'aider. A bout, sa mère envisage de l'abandonner dans un pensionnat militaire, susceptible de lui offrir une vie meilleure.

L'autrice se penche sur sa légitimité à écrire cette histoire familiale où l'imagination comble les silences

Cette décision terrible, l'autrice l'interroge dans l'un des dialogues fictifs qu'elle mène avec les personnages. Conduit avec délicatesse, ce procédé littéraire lui permet d'évoquer ses propres interrogations sous un éclairage contemporain. Elle se penche sur la foi orthodoxe de Theotitsa, si dure avec sa propre fille. Sur la peur d'Haalim, contraint de se débrouiller seul dans une institution où, à 5 ou 6 ans, il ne cessera

d'attendre sa mère. Et sur sa légitimité d'autrice à écrire cette histoire où l'imagination comble les silences. «Si tu connaissais toute la vérité, tu ne serais pas aussi poétique», lui souffle Miriam, lors de ces discussions imaginaires. «Ce livre est une tentative pour comprendre», suggère Ahmed en écho.

Comprendre la douleur et les déchirements. L'intolérance et la fuite. Comprendre la force de ceux qui se battent pour vivre libres et les choix impossibles auxquels la pauvreté accule. En suivant le quotidien de ses aïeux, Maria Kassimova-Moisset esquisse la complexité des identités dans une région multiculturelle déchirée, au cœur des tourments de l'histoire. On referme ce très beau récit avec un regret : ne pas suivre plus loin les pas d'Haalim, l'enfant grandi trop vite que l'on rêve de voir échapper, enfin, à la tragédie familiale. ■

RHAPSODIE BALKANIQUE

(Balkanska Rapsodia),

de Maria Kassimova-Moisset,

traduit du bulgare par Marie Vrinat,

Les Syrtes, 224 p., 21 €.